

Musica 2019 emmené par son nouveau directeur Stéphane Roth

Le [26 septembre 2019](#) par [Michèle Tosi](#)

<https://www.resmusica.com/2019/09/26/musica-2019-emmene-par-son-nouveau-directeur-stephane-roth/>

Très attendu, le premier week-end de Musica 2019, sous la houlette d'une nouvelle équipe dirigée par Stéphane Roth, opère une transition toute en douceur, oscillant entre concerts traditionnels et nouvelle proposition.



(.....) Saunders est également à l'affiche du concert du soir, donné cette fois au Palais de la musique et des congrès par l'[Orchestre national de Metz](#) et son chef David Reiland, accueillis pour la première fois à Musica. La pièce inaugurale, *Robert Browning overture*, de [Charles Ives](#) fait écho au film, *The Unanswered Ives*, visionné dans l'après-midi en présence de la réalisatrice Ann-Kathrin Peitz. L'œuvre de 1912-1914 (révisée en 36-42) est postérieure aux deux partitions emblématiques de l'Américain, *The unanswered question* et *Central Park in the dark* (1906). La même opposition s'y exerce, entre l'univers consonant des cordes (l'adagio central est quasi brucknérien) et le chaos organisé des vents, prenant au sein de l'orchestre une envergure sonore et une tension quasi expressionniste. Il y a de l'ironie chostakovienne dans ces pages musclées – treize strates temporelles s'y superposent parfois – qui font flamboyer les cuivres sous la direction énergétique de David Reiland. L'effet spectaculaire de spatialisation ménagée dans les dernières minutes est ivesien en diable! Plus risquée encore, *Void* (vide) de [Rebecca Saunders](#), donnée en création française (2013-14), convoque l'orchestre (avec guitare électrique et accordéon) et deux percussionnistes solistes, [Minh-Tâm Nguyen](#) et François Papirer des [Percussions de Strasbourg](#). Le dispositif sur le devant de la scène est imposant, avec de gros ressorts métalliques, un étage de petites cloches

suspendues, des bols joués avec l'archet sur la peau des timbale et du papier aluminium sur les plaques métalliques augurant des sonorités proches de l'univers électronique. Le titre de l'œuvre fait référence aux « Textes pour rien » de Samuel Beckett dont la langue fascine la compositrice. *Void* semble d'ailleurs procéder comme le discours beckettien, par courtes phrases incantatoires et séparées par des silences. La pièce évolue sous l'action d'un lent processus dévoilant progressivement une image spectrale de plus en plus transparente. Le jeu des deux solistes comme la direction de David Reiland fascinent, mettant à l'œuvre les rouages de l'écriture avec un engagement et une concentration exemplaires.



Bird Concerto with Pianosong du Britannique [Jonathan Harvey](#), qui termine la soirée, est sans aucun doute un clin d'œil à Messiaen dont les accords-couleurs résonnent parfois sous les doigts du soliste. C'est [Bertrand Chamayou](#), en résidence à Musica durant ce premier week-end, qui est au piano, devant assumer également la partie d'échantillonneur placé au-dessus de son clavier : lourde responsabilité d'ailleurs, puisque c'est lui qui déclenche toutes les interventions de l'électronique. Les chant d'oiseaux diffusés sur les haut-parleurs (quarante espèces de Californie) ont été enregistrés par le compositeur, transposés et ralentis pour mieux fusionner avec l'écriture du piano. Comme Messiaen, Harvey débute par une cadence du soliste pour accoutumer notre écoute à ce mélange spécifique. L'orchestre vient ensuite apporter ses couleurs (celle de la clarinette contrebasse très antinomique) soumises à des effets de spatialisation ou de légères distorsions via l'électronique : une musique généreuse et foisonnante, qui ne va pas sans quelques longueurs, fort bien menée par un orchestre en grande forme et un soliste dont l'abattage virtuose éblouit.

A 10 heures 30, le dimanche matin, les enfants sont conviés à la Cité de la musique et de la danse pour un atelier d'éveil musical, dans le cadre de « mini musica », un concept pensé en direction du jeune public que Stéphane Roth prévoit de développer dans les éditions à venir... tandis que les parents se dirigent vers l'auditorium. Quatre pianos cernent l'espace du plateau dans « Cage au

carré », une proposition originale initiée par [Bertrand Chamayou](#) et la danseuse-chorégraphe Élodie Sicard. On sait que l'idée du piano préparé s'est imposée à [John Cage](#) dans les années 40, pour palier l'absence de l'ensemble instrumental, alors que le compositeur devait honorer une commande de la chorégraphe Syvilla Fort. L'efficacité de la trouvaille est telle que le compositeur va mener plus avant ses recherches de couleurs dans les cordes du piano. Les pièces choisies par Bertrand Chamayou (une dizaine au total) sont toutes écrites avant les célèbres *Sonates et interludes* du doux anarchiste américain. Elles exigent le plus souvent des préparations spécifiques dans les cordes (avec vis, boulon, pince, gomme, etc.), d'où la nécessité de quatre instruments dont une assistante, suivant l'interprète comme son ombre, viendra modifier la préparation après chacun de ses passages.

Avec des lumières réglées a minima, et les déplacements fluides autant que discrets de l'interprète d'un piano à l'autre, le concert prend vite des allures de rituel, bercé, scandé, nourri par une musique volontiers répétitive, séduisante et toujours dépaysante (gamelan oblige). Le geste d'Élodie Sicard s'inscrit dans cette atmosphère un rien hiératique, s'immobilisant lorsque la musique s'arrête. Fascinants à nos yeux sont les instants où la danseuse évolue au sol, dans une temporalité qui rejoint celle de la musique et nous permet d'apprécier pleinement les deux univers qui se croisent.

Crédits photographiques : © Festival Musica